PASSAGE A LYON,

EN 1700,

DE PHILIPPE D'ANJOU,

DES DUCS

DE BOURGOGNE ET DE BERRY,

Ses frères (1).

En arrivant à Lyon, du côté du Dauphiné, on entre par le faubourg de *la Guillotière*; on passe sur le pont du Rhône, qui est de pierre; de là on passe en Bellecour; c'est une place d'un carré-long, fort grande et fort belle. Elle a, du côté droit, qui est celui de la ville, de belles maisons; sur la gauche, le Cours; en face, la maison où se joue l'opéra, derrière la quelle la Saône passe et vient tomber à cent pas de là dans le Rhône; de l'autre bout, c'est le jeu de l'arc.

Il y a trois ponts sur la Saône: le pont St-Jean, le pont de Pierre et le pont St-André. Le premier et le dernier sont de

(1) Extrait d'une relation manuscrite du voyage de ces princes, attribuée à Duché de Vancy, qui appartenait à leur suite. Ce manuscrit, trouvé à Marseille, y a été imprimé il y a cinq ou six ans.

bois. Celui qu'on appelle le pont St-André est d'une structure hardie, n'ayant qu'une très grande arche et deux fort petites à côté.

La ville avait mis 7,000 hommes de ses bourgeois sous les armes, sans comprendre 100 hommes de la garde des portes, les archers, les arquebusiers et les bateliers, qui avaient des compagnies uniformes et magnifiques.

Les Princes furent logés à Bellecour, dans une belle maison, proche du Cours; et le même jour, 9 avril, les Princes allèrent voir l'opéra de *Phaéton*. Le dimanche, 10 avril, ils allèrent à la messe à St-Jean, qui est la Cathédrale. Ils furent complimentés par M. de Saint-Georges, archevêque et primat, qui était accompagné de tous les chanoines, comtes de Lyon, en chapes. On chanta une grand'messe, dont les trois officians étaient mitrés.

J'ai vu à St-Jean l'horloge que l'on prétend avoir été faite par le même ouvrier qui a fait celle de Strasbourg. Je me suis rendu à St-Nizier, qui est une fort grande église assez belle.

L'après-midi, les Princes virent tirer le *Perroquet* par les archers. Il fut frappé trois fois par le même, qui l'emporta. Ils virent ensuite, des fenêtres, les Pères de St-Antoine, sur le quai de la Saône, et la joute des mariniers; ils y jouèrent ensuite, et virent du même endroit tirer le feu d'artifice, qui était construit sur l'eau, entre les deux ponts de cette rivière. En même temps, toute la ville fut illuminée du haut jusques en bas, tout le long des quais ainsi que l'église de St-Jean, les murs des Chartreux et les hauteurs des montagnes. Tout cela était brillant de feux et de lumières. L'artifice fut magnifique, mais surtout les fusées volantes s'élevaient infiniment plus haut que de coutume.

Le 11 les Princes allèrent à la messe aux Carmélites. L'après-midi, ils tirèrent l'arquebuse, chacun un coup; le duc de Bourgogne fit un coup de noir. Ils virent les mariniers sauter à l'oie et aux cannes, et le soir ils allèrent à l'opéra de *l'Europe Galante*.

Les Princes, en arrivant à Lyon, avaient trouvé la maréchaussée du Lyonnais, Forez et Beaujolais, qui était venue au devant d'eux. Le marquis de Rochebonne, commandant dans la province, accompagné de 200 gentilshommes des environs, tous bien montés, trouva les Princes à demie-lieue audelà du faubourg de la *Guillotière*. Il eut l'honneur de les saluer et de les accompagner jusque dans la ville. Les académistes allèrent aussi au-devant d'eux, et formèrent un corps à part.

Près du faubourg, on trouva un corps de bourgeoisie qui formait un bataillon complet, dont la tête et la queue étaient composées de piqueurs et de cuirassiers, ou de gens armés de toutes pièces. Ce premier bataillon était suivi d'une longue file de carosses, au nombre de 200 au moins, tous remplis du plus beau monde de la ville. M. de Mainville, commandant du château de Pierre-Ancise, était à la tête de la bourgeoisie en général, composée de 7,000 hommes, que l'on employa à border le faubourg jusques au pont du Rhône, et depuis la porte jusques à l'entrée de Bellecour. La compagnie de M. de Souternon, qui commande les troupes du Roi dans Lyon, prit la droite de la porte du logis des Princes, et la 35e compagnie des quartiers se plaça à gauche. Toutes les compagnies bourgeoises étaient lestement vêtues. Les uns avaient des habits de beau drap galonnés ou brodés d'or et d'argent de différentes manières et toutes plus magnifiques les unes que les autres, de même que les officiers qui n'avaient pas épargné les belles écharpes ni les plumes. Chaque *pennonage*, ou quartier, avait un drapeau avec sa devise particulière.

Le pont du Rhône, qui est à la tête du faubourg de la Guillotière, fut laissé entièrement libre, à cause de son peu de largeur : il a plus de 260 toises de long. Au bout de ce pont se trouva le *Consulat*, composé du Prévôt des marchands, des Echevins, de l'Avocat-général, du Secrétaire et du Receveur, tous en robes violettes; il y avait aussi des ex-Consuls en robes noires. Ce corps était suivi des Man-

deurs en robes, qui portaient leurs grands écussons.

Les Princes, arrivés en cet endroit, firent arrêter leur carrosse pour recevoir le compliment de M. Vaginay, Prévôt des marchands ; à peine fut-il fini, qu'on entendit une fanfare de quinze trompettes qu'on avait placés à la descente du pont, devant la chapelle du Saint-Esprit.

Les princes furent conduits où le Roi avait ordonné qu'on les logeât, et où il avait autrefois logé lui-même, et la duchesse de Bourgogne après lui, lorsqu'elle vint en France : ce fut dans la *Maison-Rouge*, qui est au fond de Bellecour, à l'extrémité du mail.

Le maréchal de Villeroy, comme gouverneur de Lyon, avait fait défendre, sous peine de la vie, de tirer; mais les Princes, par une distinction très-glorieuse pour la bourgeoisie, lui permirent de laisser les pierres et les mèches aux armes qu'elle portait. Dès que Messeigneurs furent dans leurs appartements, on fit défiler sous leurs fenêtres toute la milice bourgeoise. Ils reçurent les présents de ville, qui furent trouvés magnifiques ; après, ils se mirent aux fenêtres pour admirer la quantité de peuple qui remplissait la place de Bellecour.

Quelque temps après, le Consulat leur vint présenter à chacun un livre concernant les principales antiquités et singularités de la ville et de la province, recueillies par le R. P. de Colonia, jésuite.

Sur les cinq heures du soir, ils allèrent en chaise à l'opéra de *Phaéton :* la porte de la salle était gardée par le chevalier du guet à la tête de la compagnie ; leur loge était tapissée d'un velours cramoisi avec des crépines d'or. Après l'opéra, les Princes allèrent souper ; et pendant qu'ils soupaient, on tira tout le canon de la vile et quantité de boîtes. Il y eut le soir de grandes illuminations par toute la ville.

Dans la matinée du 10, trois députés de Genève eurent audience. Ils haranguèrent chacun les Princes en particulier, et les prièrent de leur accorder leur protection auprès de Sa Majesté.

La messe que les ducs de Bourgogne et de Berry entendirent le même jour, fut célébrée par l'archevêque, assisté de sept accolytes, de sept diacres et de sept sous-diacres. Il y avait sept prêtres revêtus de chasubles, du nombre desquels était le prélat, et sept autres prêtres revêtus de chapes. Tous ces officiers, les comtes en mitres, et les autres découverts, entrèrent dans un très-bel ordre par la porte du chœur, et saluèrent les Princes, qui étaient à genoux sous un dais qu'on leur avait élevé au milieu. On fit l'administration, c'est-à-dire l'essai du pain et du vin, ce qui se fait par le plus ancien des perpétuels, en présence de tous les diacres et sous-diacres. Ils sortent tous du chœur pour cela, se rendent dans la chapelle Notre-Dame, où le prieur est obligé d'apporter du pain et du vin, dont on choisit le meilleur pour le sacrifice, et on le porte sur la crédence avec beaucoup de solennité. Cette cérémonie est fort ancienne, et ne se pratique que lorsque l'archevêque officie.

On voit dans cette église deux colonnes de cuivre avec des chapiteaux corinthiens, sur lesquelles est une espèce d'entablement. Au-dessus se trouvaient sept chandeliers ; il y avait aussi sept enfants de chœur, qui s'arrêtaient aux colonnes, et y posaient leurs chandeliers. Derrière l'autel, qui est isolé comme celui de Sainte-Geneviève de Paris, était un siége pontifical avec sept gradins, et au-dessus un dais de velours, sur lequel l'archevêque se plaçait avant et après le sacrifice. A ses pieds, sur les gradins, étaient quatre des sept prêtres en chapes : deux tenaient sa croix et sa crosse, l'autre tenait le missel, et le dernier la mitre. L'évêque de Saint-Flour, de la maison d'Estaing, qui était venu à Lyon pour saluer les Princes, assista à cette cérémonie avec les comtes de Lyon.

Après le service, les Princes retournèrent chez eux, et donnèrent audience aux chanoines et comtes de Saint-Jean. Ce fut M. de Damas de Marillac, doyen de cet illustre chapitre, qui eut l'honneur de porter la parole.

Après avoir dîné, les Princes allèrent entendre vêpres à

l'abbaye d'Aisnay, dont l'église est fort ancienne. Ils y considérèrent un monument antique qui s'y trouve : ce sont les deux colonnes du célèbre temple d'Auguste, que les soixante nations des Gaules, qui négociaient à Lyon, firent bâtir à son honneur, il y a plus de dix-sept siècles. Ces colonnes, qui ont été partagées depuis en quatre (1), soutiennent aujourd'hui la voûte du chœur de l'église d'Aisnay.

De-là, les Princes allèrent voir *tirer l'oiseau* dans la place de Bellecour. La compagnie des chevaliers de l'arc y avait dressé une manière de camp de 150 pas de long et de 80 de large. Le fond de ce camp était rempli de quantité de barraques diversement peintes et destinées pour les chevaliers. La tête du camp était ornée de quatre pavillons, au milieu desquels on en voyait un cinquième pour les Princes. Ce dernier était couvert d'ardoise, et embelli au dedans de tapisseries et de glaces.

Les chevaliers, au nombre de soixante, outre ceux de cinq autres villes de la province qui s'étaient joints à ceux de Lyon, portaient chacun un riche carquois revêtu de drap bleu brodé d'or; les habits étaient uniformes avec des bonnets à la polonaise fourrés de petit-gris et chamarrés de galons d'or. Ils avaient tous une croix à la boutonnière, chargée d'un arc et d'une flèche en sautoir.

Les Princes, étant rentrés dans ce camp, voulurent bien s'armer du brocart d'argent, de l'arc et des flèches qu'on leur présenta. Ils tirèrent chacun un premier coup. Avant de partir de Lyon, ils firent l'honneur à la compagnie d'écrire leurs noms dans le livre des chevaliers, et ils acceptèrent les armes dont ils s'étaient servis. Ils emportèrent aussi l'oiseau et la flèche avec laquelle il fut abattu.

Sur les cinq heures, ils allèrent à la maison de Saint-Antoine, d'où ils virent les joûtes qu'on avait préparées sur la

(1) A l'article *Ainay*, dans LYON ANCIEN ET MODERNE, HISTOIRE DES MONUMENTS, nous relèverons cette erreur, dans laquelle sont tombés la plupart de nos historiens. Ces colonnes n'ont jamais été sciées.

rivière de la Saône. Ils furent reçus à la porte par tout le Consulat. La galerie et les salles de cette maison étaient ornées d'un grand nombre de lustres et de plusieurs tableaux, entr'autres d'une Judith, d'Annibal, d'un Sénèque, du Guide, des originaux du Padouan, d'André del Sarto et de Léonard de Vinci. La joute fut suivie d'un concert d'instruments et de voix.

A l'entrée de la nuit, on fut frappé tout-à-coup d'un des plus grands spectacles qu'on puisse imaginer : la montagne de Fourvières et celle des Chartreux, qui forment, le long de la Saône, une espèce d'amphithéâtre de plus d'une demi-lieue de circuit, parurent éclairées dans un instant d'un nombre prodigieux de pots à feu d'une invention particulière et rangés avec beaucoup de symétrie.

Les maisons dont ces côtes sont couvertes accompagnèrent cette illumination. Celles qui sont bâties sur les bords de la Saône, et qui occupent l'espace de plus d'un quart de lieue depuis la porte de Saint-Georges jusques fort au-delà de celle de Vaize, étaient éclairées d'un nombre infini de lanternes.

Entre toutes ces maisons, celle du gouvernement se distingua par une illumination très-bien ordonnée. Ce fut à la faveur de ces feux que les Princes eurent le plaisir, pendant plus de deux heures, de contempler, sur les quais, sur les ponts, sur les amphithéâtres, aux fenêtres et aux balcons, plus de 100,000 personnes, qui, par leurs cris de *vive le Roi!* empêchaient qu'on entendît le bruit des timbales et des tambours des trente-cinq quartiers. Le feu d'artifice fut tiré durant ces acclamations. Le 11, après midi, les Princes allèrent voir les filles de Sainte-Marie, où ils baisèrent le cœur de saint François de Sales, que l'on y conserve tout entier. Ils se rendirent ensuite dans la place de Bellecour, où tout était préparé pour leur donner le divertissement du jeu de la *cible*, ou de l'arquebuse. Les chevaliers qui en avaient pris soin étaient vêtus de drap gris ; ils avaient tous des bas rouges et des plumets blancs.

Ces chevaliers arrivèrent dans la place, et entrèrent dans la grande allée des tilleuls, au bout de laquelle on avait construit une salle richement ornée pour les Princes, avec des loges pour les chevaliers. A peine les compagnies eurent-elles formé une double haie, que les Princes se rendirent dans leur jeu, et firent l'ouverture du prix avec les armes que les officiers leur présentèrent. Ils tirèrent chacun deux coups, et le duc de Bourgogne fit un coup demi-noir. Le premier prix fut remporté par la brigade des chevaliers de Grenoble.

Après ce divertissement, les Princes allèrent au couvent des Pères de Saint-Antoine, pour y voir *tirer l'oie*. On avait préparé quatre bateaux qu'on appelle *bêche* à Lyon. Il y avait dans chacun treize hommes vêtus de toile blanche, savoir : douze qui ramaient, et un qui devait tirer l'oie. L'on vit aller ces petits bateaux sur la Saône avec la vîtesse d'une hirondelle. On tira deux oies, qui, avant d'être déchirées, firent culbuter les assaillants plusieurs fois dans l'eau. Il y avait une cage attachée auprès de ces oies, et dans le moment que la dernière pièce fut emportée, la cage fut rompue, et il en sortie douze canards qui sautèrent dans la rivière. Les cinquante-deux hommes des quatre bateaux y sautèrent aussi en même temps, et, nageant comme des grenouilles, les suivirent jusqu'à perte de vue.

Le mardi 12 avril 1701, les Princes entendirent la messe au grand collége des Jésuites. Ils montèrent ensuite dans la bibliothèque magnifiquement bâtie par la maison de Villeroy, et considérablement augmentée par la bibliothèque de feu l'archevêque de Lyon. Le maréchal de Noailles leur fit remarquer les divers monuments qu'on y a érigés pour conserver le souvenir des bienfaits de cette maison. Le duc de Bourgogne fit voir que les bons livres ne lui étaient pas inconnus, et s'arrêta, ainsi que le duc de Berry, à considérer des globes et à examiner des manuscrits. Ils demandèrent ensuite à voir le cabinet des médailles du P. de Lachaise, et

les autres antiques. Ils y furent conduits par le P. Colonia, qui leur expliqua la suite des empereurs romains en bronze, en argent et en or, les idoles de Rome et d'Egypte, les lampes qu'on appelle inextinguibles, et les talismans. Le duc de Bourgogne lui fit plusieurs questions très-savantes sur la chronologie, sur l'histoire, sur le dieu Mithra et sur Harpocrate. Il lui demanda, en voyant une statue égyptienne du dieu Sérapis, où était le boisseau qu'il porte sur la tête et qui le caractérise. Il remarqua aussi une statue antique de la Victoire, et demanda pourquoi elle n'avait qu'une aîle. Le P. Colonia répondit que cette aîle qui restait à la Victoire était même de trop, et qu'il voulait la lui ôter, parce que le Roi avait su la fixer si bien, qu'elle n'avait plus besoin d'aîle, puisqu'elle ne pouvait plus s'envoler ailleurs. Au sortir du cabinet, deux écoliers présentèrent des poésies latines et françaises que le coliége avait composées en l'honneur de Messeigneurs.

Les Princes allèrent l'après-midi à l'Hôtel-de-Ville, et furent reçus à la portière par le Consulat en robe. Les portes étaient gardées par la compagnie des 200 arquebusiers. Quatre bataillons de la bourgeoisie étaient rangés en fort bon ordre dans la place des Terreaux, en face de cet hôtel.

Etant entrés dans le vestibule, et ayant vu en passant les anciennes tables de bronze de l'empereur Claude, ils furent conduits dans la salle de l'Abondance, où l'on avait disposé des mètiers et des ouvriers pour leur faire voir les manufactures de brocart d'or et d'argent qui entretiennent les trois quarts de la ville. Ils virent fabriquer de belles étoffes, de grands galons d'or, et tirer l'or par de jeunes filles. On leur expliqua la manière dont la soie se forme dans les commencements, et la manière dont elle se met en œuvre.

Au sortir de cette salle, ils firent un tour dans la grande cour de l'hôtel, et montèrent, par le grand escalier, dans la chambre du conseil, où l'on avait étalé les plus riches brocarts qui aient été fabriqués à Lyon. Le Consulat eut l'hon-

neur de leur présenter trente pièces différentes, estimées au moins 10,000 écus. De cette chambre, ils passèrent dans celle du Consulat, où ils examinèrent le nouveau plan des réparations que l'on va faire à l'Hôtel-de-Ville. Ils virent dans le même endroit le dessin de la statue équestre de Louis-le-Grand, que le Consulat a fait jeter en bronze à Paris, du poids de trente milliers, et qu'il se propose de faire ériger dans la ville de Lyon.

Les Princes descendirent de là dans une dernière salle, où l'on fit en leur présence une expérience très-curieuse : c'est la manière dont on dore les lingots, et dont on les dégrossit après les avoir dorés. L'arc, c'est-à-dire la machine dont on se sert pour les dégrossir, est si délicate, qu'un lingot d'argent qui n'a que deux pieds de longueur et trois pouces quatre lignes de circonférence, produit un fil d'or de la longueur de 1,096,704 pieds; de sorte que ce fil, par l'art du tirage, s'allonge plus de 543,000 fois qu'il n'était auparavant. Si l'on attachait ce fil par un de ses bouts, et qu'il eût assez de consistance pour être tendu sans se rompre, il pourrait être conduit jusqu'à une distance de 73 lieues.

Au sortir de l'Hôtel-de-Ville, les Princes allèrent à pied au monastère royal des religieuses de Saint-Pierre, qui est situé dans la place de l'Hôtel-de-Ville; ils y furent reçus par Mme de Chaulnes, qui en est abbesse.

Le 13 avril, qui fut le jour de leur départ, ils se rendirent, à six heures du matin, dans l'église des Célestins, où ils entendirent la messe. Ensuite ils s'embarquèrent sur la Saône; leur bateau avait environ 65 pieds de long, 12 de large et 9 de haut. Leur chambre, qui avait 26 pieds, était garnie d'un damas cramoisi, de deux canapés avec leurs carreaux, de deux fauteuils, etc. Il y avait en outre cinq fenêtres de trois pieds de haut et de deux de large. La cheminée, qui occupait la place d'une sixième croisée, était dorée, ainsi que sa corniche. Treize miroirs étaient placés entre les fenêtres, à côté des portes et sur la cheminée; les portes, qui étaient des

glaces avec des châssis dorés, avaient 8 pieds de haut et 4 de large.

Le salon pour les gardes avait 10 pieds de long. On avait pratiqué dans ce cabinet un escalier pour monter au-dessus du bateau, qui était couvert d'un drap écarlate brodé d'un galon d'or. Ce bâtiment était accompagné de plusieurs autres pour le reste de la Cour et les équipages. Cette petite flotte fut tirée par 400 chevaux, qu'on avait amenés de deux lieues en deux lieues jusqu'à Châlons.

Les Princes arrivèrent au port de Neuville à huit heures du matin. Ils y furent reçus par le Consulat à l'entrée du bateau ; dans l'instant, l'artillerie de Pierre-Ancise se fit entendre. Douze prisonniers, que le Consulat avait fait mettre en liberté en payant leurs dettes, vinrent remercier les augustes voyageurs.

Nous trouvons à la suite de ce récit le coup d'œil historique sur Lyon, que nous reproduisons ici :

Lyon, cette belle et grande ville, a donné le nom de Lyonnais à la petite province dont elle est la capitale. Son commerce l'a fait nommer le *magasin de la France;* on l'appelait autrefois *la colonie de Claude*, par ce que cet empereur y naquit l'an de Rome 744.

La ville de Lyon est divisée en 35 quartiers, que l'on nomme *pennonages ;* chacun de ces quartiers a son capitaine et ses officiers. Elle a sept portes : celle du Rhône, de St-Sébastien de Vaise, de St-Just, de St-Georges, d'Aisnay. Ses places sont magnifiques, et ses édifices saints et profanes somptueux. Son enceinte, en 1544, était déjà de 6,129 toises. Elle est située au confluent du Rhône et de la Saône.

Il est très certain que la cité de Lyon fut premièrement bâtie entre deux rivières, comme on la voit aujourd'hui, et que dès lors elle était en grande réputation. Mais elle ne por-

tait pas le nom de *Lugdunum ;* elle s'appelait *Insula*, qui veut dire l'*Ile*. C'est ce qui résulte du témoignage de trois auteurs anciens : Tite-Live, Polybe et Plutarque. Ils s'accordent à dire qu'Annibal, ayant remonté le Rhône, arriva, au confluent de ce fleuve et de la Saône, à un lieu nommé *insula* (1), et Polybe ajoute que cette île était fort peuplée et riche de toutes les choses nécessaires.

Le nom de *Lugdunum* ne date que de l'arrivée de Lucius Plancus dans les Gaules. On fait dériver ce nom de la situation de la ville sur la colline ; car *dunum*, en l'antique langage de Gaule, signifie *montagne* ou *colline*; ce que prouvent assez les villes situées sur des montagnes ou collines, comme *Laudunum*, Laon, *Augustodunum*, Autun, *Melodunum*, Melun, et autres semblables. Ainsi, ce serait Lucius Plancus, qui ayant rebâti la ville sur la colline de Fourvière, lui donna le nom de *Lucii-Dunum*, d'où, par corruption, *Lugudunum* et *Lugdunum*.

Ce Plancus, lieutenant de Jules-César, et qui avait été, dit-on, disciple de Cicéron, amena à Lyon une colonie romaine, vers l'an 711 de Rome. Il y établit des écoles, des jeux, et y construisit un magnifique amphithéâtre. Il fit élever aussi un temple à Auguste, au confluent des deux rivières, et lui donna le nom d'*Athenæum*, d'un mot grec qui veut dire *sagesse* ou *savoir*; d'où vient le nom de l'abbaye d'*Aisnay*, bâtie sur cet emplacement. Les soixante nations des Gaules contribuèrent à l'érection de ce temple, et on y plaça soixante statues, une pour chaque nation. Le même jour qu'il fut dédié à Auguste, naquit à Lyon Claude Tibère, qui depuis fut empereur. Ce superbe monument fut ruiné de fond en comble par les chrétiens et de ses ruines plusieurs églises furent bâties, où l'on reconnaît encore ces anciens débris.

(1) Nous observerons que ce mot étant d'origine latine, il est impossible que ce soit le nom propre de la ville de Lyon. En était-ce la traduction? nous l'ignorons ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que ce nom gaulois ne nous a pas été transmis.

Caligula, neveu de Tibère et quatrième empereur des Romains, reçut en la cité de Lyon l'honneur de son troisième consulat. Il fit à cette occasion de grandes réjouissances publiques, comme jeux et spectacles, et il institua un combat et un prix d'éloquence grecque et latine. Chaque année, il se fesait une assemblée de rhéteurs, grammairiens et gens de lettres, devant l'autel magnifique dédié à Auguste, au temple *Athenæum*, dont nous venons de parler. Les conditions de ce prix et de ce combat étaient telles, que celui qui était vaincu était condamné à effacer ce qu'il avait composé, avec sa propre langue, s'il n'aimait mieux être fouetté de verges, ou jetté dans la rivière. C'est du moins ce que rapporte Suétone, dans la vie de l'empereur Caligula ; mais il aurait dû nous dire aussi en quoi consistait le salaire ou la récompense de celui qui obtenait la victoire.

Les écoles de Lyon étaient les plus renommées des Gaules, après celles de Marseille. Ces écoles avaient été établies pour répandre la langue latine, en laquelle tous les actes publics étaient écrits. Les Romains voulaient par là habituer les peuples soumis à entendre et à parler leur langage. Il en sortit un grand nombre de poètes, de philosophes et d'orateurs célèbres: l'empereur Claude lui-même y fut élevé ; et, quoiqu'il montrât si peu de dispositions dans son enfance, que sa mère disait de lui que c'était un *être inachevé*, il acquit cependant d'assez grandes connaissances dans les lettres grecques et romaines, tellement qu'il composa 40 livres d'histoire.

Sous le règne de Néron, cent ans après que Lucius Plancus y eut fondé une colonie, Lyon fut entièrement dévoré par les flammes en une nuit. On ne sait ce qui causa cet incendie. Plus tard, cette ville fut encore brûlée et saccagée par l'empereur Septime-Sévère, après une grande bataille livrée à ses portes, et dans laquelle Clodius Albinus, qui s'était fait proclamer empereur, fut vaincu et tué. Caracalla naquit à Lyon, lorsque Sévère, son père, n'était encore que gouverneur de la province lyonnaise. Celui-ci, après avoir défait Albin, proclama et asso-

cia à l'empire son fils Caracalla à Vimy, qu'on dit être *la Villette*, près de Lyon (Neuville).

Le Mont-d'Or commence presque aux portes de cette ville ; c'est un corps de montagnes séparées de toutes les autres et occupées par cinq à six gros villages; le terrain y est d'une fertilité particulière, et on y remarque même que les hommes y sont d'une tournure plus avantageuse qu'ailleurs. Les vins de canton étaient célèbres chez les Romains, et l'on dit que les gens de guerre de l'empereur Probus furent les premiers qui y plantèrent des vignes.

Vers l'an 427, Lyon fut pris par les Bourguignons, sous la domination desquels il resta longtemps. C'est à cette époque que le christianisme victorieux bâtit plusieurs églises gothiques telles que St-Nizier et autres dont l'antiquité remonte très haut. J'ai visité celle de St-Etienne, qui est aussi très ancienne. D'après le P. Colonia, cette église fut fondée par saint Patient, dans le cinquième siècle. Elle devint la chapelle des rois Bourguignons, qui avaient leur palais dans ce quartier. Ces rois, tout ariens qu'ils étaient, ne laissèrent pas de faire des donations considérables à cette église. Sous Charlemagne, Leydrade, archevêque de Lyon, transporta son siége métropolitain dans l'église de St-Etienne; il était auparavant dans celle de St-Nizier. Un siècle après, il fut transféré dans celle de St-Jean, qui en a toujours été en possession depuis : ce sont des bâtiments qui sont très curieux à voir.

L'Hôtel-de-Ville de Lyon est le plus magnifique de France, et dans toute l'Europe, il ne le cède qu'à celui d'Amsterdam. Ce fut en 1647 qu'on en jeta les premiers fondemens. Simon Maupin, voyer et architecte de Lyon, donna tous les dessins de ce grand édifice. C'est un carré long, isolé, composé de la façade, qui regarde sur la place des Terreaux et de deux aîles en retour qui s'étendent à soixante et dix toises de longueur, et finissent sur un jardin. Ces deux aîles forment deux cours ; la première est beaucoup plus grande et plus élevée que la seconde, et elles se communiquent au moyen de deux terrasses

découvertes, soutenues sur des arcades. La façade principale est d'une très grande apparence; elle est flanquée de deux pavillons, surmontés de frontons angulaires et dont les combles sont en dôme, avec des bandes de plomb doré et des vases de même sur les amortissemens. On y voit les portraits du Roi, de MM. de Villeroy, de l'archevêque et de tous les maires et échevins. J'y ai remarqué aussi deux tables d'airain où l'on a gravé la harangue que l'empereur Claude fit au sénat romain pour le porter à faire les Lyonnais et les autres Gaulois citoyens romains et capables d'être admis dans le sénat. La tour de l'horloge, qui s'élève derrière cette façade, a cent cinquante pieds de hauteur, et contribue encore à sa grande apparence; elle est couverte en coupole, avec une grosse boule dorée au sommet. L'horloge placée dans cette tour répond à quatre cadrans disposés sur les quatre faces; celui qui regarde la place des Terreaux est accompagné de deux figures, du Rhône et de la Saône, assises sur le ceintre. La grosse cloche qui est dans cette tour sert à annoncer les fêtes publiques, le son en est d'une beauté remarquable.

La place des Terreaux est la seconde de Lyon pour la grandeur et la décoration; elle a pris son nom d'un ancien canal de communication entre le Rhône et la Saône qui passait en cet endroit, et qui, après avoir été desséché, fut appelé *Terreau*, qui, en langue populaire, signifie la même chose que fosse. On voit des vestiges de ce canal dans une ancienne carte de Lyon, faite sous François 1er. L'Hôtel-de-Ville et le bâtiment des Dames de St-Pierre occupent deux côtés de cette place en entier, à qui ils servent d'une magnifique décoration; les deux autres faces sont composées de différentes maisons particulières. Il y avait anciennement, au milieu de cette place, une pyramide carrée, élevée sur un piédestal et terminée par une croix; en 1660, on remplaça cette pyramide par une fontaine.

L'église de St-Pierre est une gothique tout-à-fait grossière, occupée en partie par une grande tribune qui sert de chœur aux

religieuses, et qui porte sur une voûte plate, d'une construction assez hardie. Le monastère a été rebâti magnifiquement par les soins de deux dames de la maison d'Albert de Chaulnes, successivement abbesses de cette maison. C'est un édifice qui a plutôt l'air d'un palais de prince que d'un monastère. Il est composé de quatre grands corps de logis qui forment une cour au milieu, dont on a fait un parterre; la façade principale, qui donne sur la place des Terreaux, est embellie de deux ordres d'architecture en pilastres, le dorique et le corinthien; un troisième ordre, en attique, s'élève au milieu et accompagne un belvédère à l'italienne qui domine sur tout le bâtiment et qui contribue beaucoup à donner une grande apparence à toute cette façade. Mais la régularité ne s'y trouve pas, par malheur, et les ordres sont entièrement hors de proportion : on voit que ce sont deux femmes qui l'ont construit.

L'église de St-Nizier est regardée comme une des plus anciennes de Lyon. Ce ne fut d'abord qu'un oratoire souterrain, dans lequel saint Pothin, premier évêque de cette ville, assemblait les fidèles pour y célébrer les mystére du christianisme et où l'on prétend qu'il consacra à la Vierge le premier autel qui lui ait été dédié dans les Gaules. On éleva ensuite sur cet oratoire une église en l'honneur des quarante-huit premiers martyrs de Lyon; mais saint Nizier y ayant été enseveli, et s'étant rendu illustre par un grand nombre de miracles, son nom se transmit insensiblement à cette église, et elle l'a conservé jusques à présent. Le bâtiment qu'on voit aujourd'hui a été construit, dans le quatorzième siècle, aux dépens d'un marchand nommé Renouard, qui y employa des sommes considérables pendant sa vie, et chargea ses héritiers de l'achever. C'est un grand vaisseau composé d'une large nef et de deux aîles; on estime beaucoup la voûte de la nef, à cause de sa grande portée et de la hardiesse de son trait surbaissé. Ce qu'il y a de moderne dans le portail a été élevé sur les dessins de Philibert de Lorme, lyonnais, aumônier de François 1er et célèbre architecte de son temps. Le clocher gothique qui joint l'église

est surmonté d'une aiguille d'une grande hauteur, et il n'est rien de si élevé dans toute la ville.

On trouve à Lyon plusieurs morceaux d'antiquité, et entre autres, près de la porte St-Irénée, du côté de la campagne, des restes considérables d'un aqueduc romain, bien propre à faire sentir toute la magnificence de ces maîtres du monde. L'étendue de cet aqueduc était de sept grandes lieues sans interruption, à partir de la petite rivière de Furan, près Saint-Etienne en Forez, jusqu'aux portes de Lyon, où il conduisait l'eau de cette rivière, pour être distribuée dans la ville et dans le camp des Romains, situé aux environs. Il fallut percer plusieurs montagnes, et s'élever au-dessus des vallées par des arcades d'une hauteur prodigieuse. Il reste encore de grandes suites de ces arcades bien conservées à une lieue de Lyon, dans les villages de Ste-Foy et de Chaponost. La construction de cet ouvrage est digne de remarque : le corps de la maçonnerie est en petites pierres plates, liées entre elles au moyen de ce ciment dont la dureté égale celle de la pierre et dont on ne connaît plus aujourd'hui la composition; l'extérieur est revêtu de pierres taillées en carré long et rangées de la manière que Vitruve appelle *recticulatum*, ou en réseau, parce qu'elle en représente la figure; des lits de briques, placés de distance en distance, servent encore à lier le tout ensemble. On prétend que cet aqueduc venait aboutir à une porte de Lyon, où il se partageait en trois branches, et que c'est de là que cette porte et le faubourg qui la joint ont pris le nom de *Trion*, qu'ils conservent encore. On fait honneur à Marc-Antoine de la construction de cet aqueduc; on se fonde sur le long séjour que fit ce triumvir dans cette partie des Gaules, et sur l'usage de ce temps-là d'employer les troupes à des travaux de ce genre.

On trouve à Lyon un grand nombre de monastères et d'ordres religieux; on y voit des Célestins, des Jacobins, des Jésuites, des Cordeliers, des Feuillans, des Oratoriens, des Augustins, des Carmes, des Minimes, des Recollets, des Trini-

taires, des Bénédictins, des Chartreux, des Capucins, des Carmes-déchaussés, des Carmélites, des Pères de St-Antoine, des Augustins-déchaussés, plusieurs séminaires, congrégations de prêtres, couvents de femmes, abbayes, etc., etc. Il y a aussi deux superbes hôpitaux, l'un dit de *la Charité*, fondé en 1531, à l'occasion d'une famine qui désola ces contrées, et l'autre, l'Hôtel-Dieu, dont l'origine remonte très haut, puisqu'on en attribue la fondation à Childebert, fils de Clovis, ainsi qu'il en est fait mention au cinquième concile d'Orléans, tenu en 549. L'intérieur de ce dernier consiste principalement dans la grande infirmerie, bâtie sur le dessin de celle de Milan et disposée en forme de croix grecque, ayant cinq cent soixante pieds de longueur, dans chaque partie de laquelle il y a trois rangs de lits pour les malades.

L'Arsenal est un des mieux fournis de France. Le palais archiépiscopal et très beau. Le pape Grégoire VII, en l'année 1079, confirma à l'archevêque de Lyon le titre de *primat des Gaules*.

Le Chapitre de Lyon est composé de trois églises sous un même clocher, et, au son de la même cloche, le service divin commence et finit en même temps dans ces trois églises, qui sont Saint-Jean, Saint-Etienne et Sainte-Croix.

Ce Chapitre a toujours été rempli de personnes autant illustres par la noblesse de leur sang que par leur doctrine. Plusieurs auteurs ont remarqué qu'au treizième siècle on y avait un chanoine fils d'un empereur, 9 fils de rois, 14 fils de ducs, 30 fils de comptes, et 20 de barons. C'est à Lyon que le treizième concile œcuménique fut assemblé par Innocent IV, l'an 1245; et Grégoire X y en célébra un autre, en 1274, où il présida.

Le château de Pierre-Ancise est élevé sur un roc. Il sert de prison aux criminels d'Etat. Le duc de Milan y fut mis, lorsque les Français le prirent après sa défaite.

L'antiquité de Lyon se prouve encore par les amphitéâtres, les aqueducs et les vieilles masures de palais de plusieurs

empereurs romains qui y faisaient leur demeure. Hors la porte de Vaise, on voit un sépulcre très ancien, d'un ouvrage qui ne paraît pas commun, quoique détruit par les années, que l'on nomme vulgairement le tombeau des Deux Amants, et que quelques-uns disent, mais faussemert, être celui d'Hérode et d'Hérodias, qui, après avoir été exilés, s'étant rencontrés par hasard en cet endroit, y moururent de joie; mais Egesipus dit qu'ils moururent en Espagne, où ils s'enfuirent, de douleur et de lassitude. Il est plus vraisemblable de croire ce que rapporte sur cela Claude de Rubis, liv. Ier, ch. XIV, qui dit que ce tombeau est celui de deux époux chrétiens qui, ayant fait vœu de chasteté, ne laissèrent pas d'achever leurs jours ensemble. Quoi qu'il en soit, ce sont deux cas qui se représentent rarement (1).

Cette ville a un Présidial, des foires franches, un Prévôt des marchands, et l'Échevinage anoblit.

(1) On sait aujourd'hui, par les fragments d'une traduction, que ce tombeau réunissait un frère et une sœur qui, s'était tendrement chéris de leur vivant, n'avaient point voulu être séparés après leur mort.